

BERNARD-MARIE KOLTES

**LA FUITE
A CHEVAL**
TRÈS LOIN DANS LA VILLE

roman



LES ÉDITIONS DE MINUIT

LA FUI TE A CHEVAL
TRÈS LOIN DANS LA VILLE

BERNARD-MARIE KOLTÈS

LA FUITE
A CHEVAL

TRÈS LOIN DANS LA VILLE



LES ÉDITIONS DE MINUIT

© 1984 by LES ÉDITIONS DE MINUIT
7, rue Bernard-Palissy — 75006 Paris

La loi du 11 mars 1957 interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou des ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

ISBN 2-7073-0692-4

Félice fuyait, poursuivie par la voiture noire.

« Ces cochons m'ont lâchée avec tous mes bagages ; ils m'ont plantée sur le trottoir, et maintenant débrouille-toi. Ils m'ont jetée dans la gueule du loup ; pas moyen de retourner en arrière ; et je suis obligée de courir avec mes paquets sur les bras. »

La voiture noire suivait Félice au rythme de son pas, à quelques dizaines de mètres derrière elle.

« Comment monter dans un bus ? Je ne sais même pas où est l'arrêt, je ne sais même pas lequel je dois prendre ; et qu'est-ce qui l'empêchera de suivre le bus ? Quant à moi, je serai bien obligée d'en descendre à un moment ou à un autre. Ces cochons de paquets m'empêchent de réfléchir. »

Félice ne se retournait plus, ne jetait plus de coup d'œil derrière elle ; elle localisait seulement, au travers des bruits, le ronflement du moteur au ralenti.

« Je n'arriverai pas à m'en débarrasser ; j'ai beau courir. Si je demandais de l'aide. Qu'on m'aide du moins à porter mes bagages ; si deux hommes qui me portent mes bagages m'entourent, ce cochon fera peut-être bien demi-tour. »

Félice était aux portes du cimetière.

Elle se retourna d'une pièce et s'appuya à la grille. La voiture noire, à quelques dizaines de mètres devant elle, s'arrêta.

« Du moins, ce cochon ne peut pas entrer ici. »

Et elle franchit le portail.

La voiture noire se rangea. Le moteur tournait, enveloppant la carrosserie impénétrable de tourbillons de vapeurs sombres.

« Pour l'instant cela va. Mais quand il fera nuit ? Dans un quart d'heure il fera nuit ; quand il fera nuit, qu'est-ce que je ferai ? » Félice posa ses paquets, s'assit et regarda sans bouger la grosse boule de fumée noire qui veillait, au-delà des portes du cimetière.

Dans les corridors de buis, Rose cherche son chat. Elle pousse ses deux lèvres serrées en avant, fait un trou au milieu — pas plus gros que celui d'une aiguille — et siffle :

« Petit, petit, mon petit ; que t'ai-je fait ? Pourquoi partir ? Pourquoi t'escamoter des genoux de laine de ta Rose ? T'es-tu piqué la patte à une épingle perdue ? as-tu coincé ta moustache dans un méchant repli qui te l'a arrachée ? Mais qu'ai-je donc fait qui te chasse ? T'aurais-je excédé ? Mais je n'en ai rien vu, petit, au fond de ton regard ! Es-tu fâché alors ? Pourquoi ne pas s'expliquer ? T'aurais-je donc blessé ? Non, ce n'est pas possible. Oh, dans tous les cas, mon petit, oh, pardon ! Serais-tu las de ta vieille Rose ? Où es-tu, petit, petit, petit ? » Elle gravit les pentes, parcourt les sentiers, étire encore davantage ses lèvres, et son sifflement pénètre l'épaisseur des buissons.

LE CIMETIÈRE DE LA COLLINE AUX CRAPULES

Une peuplade sauvage de chats habite le cimetière de la Colline aux Crapules. Ils se vautrent sur les tombes, s'enroulent aux croix de marbre, trônent aux façades des mausolées

et font surgir leurs corps gras aux détours des oratoires. C'est une communauté humaine cependant, très secrète, qui y gouverne clandestinement — sa puissance est impartagée, ses ramifications innombrables, ses cellules cloisonnées à l'extrême; ses membres, aux visages desquels une terrible taciturnité monte la garde, sont insaisissables.

La seule idéologie connue de la secte est : la survivance éternelle des chats; et la cause évidente de la multiplicité des chats à cet endroit se trouve dans les gros sacs que, plusieurs fois par jour, des gérontocrates graves et furtifs déballent au pied des buissons isolés, en faisant sortir de leurs lèvres de tout petits sifflements.

(Que celui qui a perdu son chat,
si la passion frustrée le consume; si l'ardeur qui lui mord
les entrailles lui fait croire qu'elle le ferait passer au-
dessus de montagnes; si les germes de l'abandon, du
désespoir et de la timidité ont été étouffés au fond de
lui par cette soudaine, insupportable et révoltante soli-
tude;

Que celui qui a perdu son chat,
s'il n'a pas peur du hasard; s'il ne craint pas d'errer,
aveugle, dans un dédale dont il ne retrouvera jamais le
fil, ni de frôler la découverte d'un inquiétant pouvoir
dont il ne saura jamais rien,

Que celui-là
sache que tout chat perdu se retrouve ici, que tout chat
enfui finit à l'ombre du buis, que tous les chemins
errants de chats conduisent à la porte du cimetière de
la Colline aux Crapules, aux creux des mains de ses
maîtres grognons;

Qu'il
s'embusque derrière une touffe de feuilles, se mêle aux

stucs et aux angelots, guette le sac déballé et le petit sifflement imperceptible ;

Qu'alors

il se jette sur la silhouette penchée, s'y agrippe, la questionne sans relâche, menace de l'étrangler, ne se laisse duper par aucun artifice.

S'il est un vrai terroriste, il parviendra à ses fins. Il remontera la filière,

il passera d'un « Voyez ce vieux monsieur, là-bas » à un « Demandez à la dame du bout de l'allée » ;

Et il ne peut pas alors ne point retrouver son transfuge, goinfrant à l'ombre d'un vieillard haineux ;

mais si on lui dit, sans hésitation : « un roux tacheté ? depuis avant-hier ? impossible »,

alors, qu'il s'abandonne au désespoir, car son chat est perdu, pour toujours.)

Félice fut poussée hors du cimetière par des sifflements diaboliques, par la nuit qui tombait, par des ombres qui parcouraient l'allée.

La fumée noire s'était dissipée.

Elle se remit cependant à courir.

Elle descendait l'étroit trottoir d'une rue déserte, plantée de réverbères d'un seul côté, et coupée en deux par une ombre profonde dans laquelle Félice s'égara.

Soudain, heurtée par une invisible silhouette, elle perdit l'équilibre, vacilla un instant, et s'effondra en poussant un cri.

Cassius (heurtant Félice) : Merde !

Félice (ramassait ses paquets) : Oui, monsieur ; pardon. Pouvez-vous m'aider ?

Cassius : Tu as une cigarette ?

Félice : Une cigarette ? Oui, sans doute ; attendez, je cherche. Pouvez-vous m'aider ? Pouvez-vous m'accompagner un peu ? Je cherche l'arrêt du bus ; Pouvez-vous me dire où je pourrais le trouver ? (Elle jette des regards furtifs derrière elle).

Cassius : Tu as des cigarettes ou non ?

Félice (Elle pousse un cri.)

Cassius : Qu'est-ce que tu as ?

Félice : Ne partez pas ! (Elle lâche à nouveau tous ses paquets).

Cassius : Tu es folle !

Félice : Ne partez pas ! Ne partez pas ! Cachez-moi, protégez-moi ! Prenez-moi dans vos bras. Faites comme si vous m'embrassiez. Cachez-moi ! Cachez-moi !

Cassius : Mais qu'est-ce qu'il y a ?

Félice : Vers la rue, idiot ! Embrassez-moi, embrassez-moi ! Chut !

(La voiture noire, au ralenti, passe, puis disparaît).

Cassius : Tu as une cigarette, ou non ?

Félice : Attendez ! Il va certainement revenir. Mais tu es donc un innocent ? Le voilà, le voilà ! (Félice s'appuie au mur ;

Cassius la retient dans ses bras.

La voiture noire, au ralenti, passe puis disparaît).

Félice : Tu crois que je suis folle ? Écoute : j'ai déjà eu affaire avec lui. Tu as vu la voiture noire ? Tu as vu les rideaux qu'elle a aux vitres ? Elle nous suit !

Tu ne comprends donc rien, imbécile ? Elle nous suit ! Peut-être même que c'est pour toi, peut-être bien !

Ne pars pas ! Je ne suis pas folle. Écoute-moi : toutes les nuits, il longe le trottoir — je le sais, j'ai eu à faire avec lui ! Tu as vu les rideaux ? Il les écarte avec son bec ; juste pour une petite fente ; on peut y voir ses yeux, si on regarde bien.

Et un beau jour, même si tu cours vite : il arrive à ta hauteur... — tu as vu son bec, n'est-ce pas ? Il frappe quelques coups contre la vitre : toc-toc-toc-toc ! ; alors, on aperçoit ses ailes et ses plumes ; ses plumes !

(Elle s'agrippe à Cassius).

(La voiture noire passe, ralentit à leur niveau. On entend : « toc-toc-toc-toc ! » contre la vitre. Puis elle disparaît).

Félice glissa lentement des bras de Cassius jusqu'au sol.

Cassius se pencha sur elle, se mit à lui fouiller les poches.

« Cette folle n'a même pas de cigarette. »

et s'éloignant, il jeta quelques petits regards derrière lui.

Félice reposait, pâlie par le soir, au milieu de ses paquets.

Cassius donne des coups dans la porte ; il sonne, il frappe, il donne des coups de pied.

Barba entrouvre, dit : « Tu es fou ?

— Donne-moi cent francs. »

et Barba sourit.

« J'ai besoin de cent francs. Ne me fais pas attendre : donne ! »

Cassius tend la main, regarde à côté ; Barba fait non de la tête, recule ; il tape du pied sur le sol et elle ne referme pas la porte.

A reculons, elle entra dans la chambre, suivie de Cassius ; — elle s'était, au passage, regardée dans la glace. Elle s'allongea sur le lit en prenant tout son temps, fixa l'une après l'autre les positions de ses jambes, ses bras, ses mains, ses doigts, son visage, puis cessa tout à fait de bouger.

Cassius souriait, d'un air de maître, et regardait autour de lui.

Puis il se décida ; il s'assit par terre, au bord du lit, prit la main de Barba, et, lorsqu'il leva son visage vers elle, il avait le regard un peu triste, un peu souriant, un peu filial.

Barba dit :

« Voilà, c'est décidé ; tout est fait. Quatre cents francs par mois, c'est une occasion ; je n'ai pas hésité : une maison à la campagne, isolée, huit pièces, l'eau, l'électricité ; quatre cents francs par mois, ce n'est pas le bout du monde. C'est comme si c'était fait. Tu ne t'en doutais pas, n'est-ce pas ? Huit ou neuf pièces, je ne sais plus : on pourra y aller à autant que l'on voudra, on pourra y faire ce que l'on voudra. Moi, j'ai déjà dit oui : c'est fait, c'est certain, c'est tout à fait décidé.

— J'ai besoin de cent francs. »

Barba sourit, fait non de la tête. Cassius dit :

« Tu rigoles ? »

puis, plus bas :

« Pas avec moi : ne prends pas tes airs, ne fais pas ta dame. Avec n'importe qui, avec tout le monde si tu veux, mais pas avec moi, d'accord ? Tu sais que tu me les donneras ; c'est sûr ; il faut bien ; d'accord ?

Moi, tu perds ton temps, tu ne me tromperas pas. Pas moi, madame, pas moi. »

Le sourire glissa de la face de Barba, doucement ; et le reste du corps, immobile encore dans la position qu'elle lui avait donnée, sembla étranger à ce nouveau visage, comme un rappel de celui qu'elle venait de perdre et qu'elle allait reprendre bientôt.

Cependant, elle regardait Cassius, profondément. Cassius la regarda à son tour. Au bout d'un certain temps, comme le regard de Barba semblait définitivement figé, Cassius transforma le sien ; il lui caressa les cheveux, lui fit une série de petits baisers coupés de rires sur les bras, et elle bougea un peu là-dessous. Mais son ancien sourire ne lui revenait pas encore.

Barba dit :

« Moi, je ne refuse jamais rien ; je ne sais même pas ; m'as-tu déjà vu refuser ? Mais l'on ne me trouve que pour : « tu ne peux pas me passer tant, et tant » — sans doute, pas de grosses sommes.

Mais le nombre qui vient me voir pendant le service, « tu n'as pas cela, s'il te plaît ? », « s'il te plaît, dépanne-moi de cela », et toute ma paie y passe.

Moi, je ne sais pas refuser ; je suis habituée : je sais sur quoi je peux compter, je sais ce qui me reste après que tout le monde est passé pour « donne-moi dix francs », « donne-moi cent francs », et que je ne peux pas refuser.

Mais pour les autres, c'est comme si c'était normal ; c'est comme si je ne faisais rien. On ne compte pas, personne ne compte, personne ne sait compter ; il n'y a que moi qui suis bien obligée de compter, à la fin, quand il ne reste plus que tant et tant, et que je dois me débrouiller avec cela.

Si tout le monde ne pouvait pas me voir, pendant le service ; si je refusais ; si l'on ne pouvait pas me voir pendant mon travail, comme n'importe qui, eh bien que feraient-ils tous, avec leur « tu n'as pas cent francs ? », qui iraient-ils voir ? Mais moi, là-dedans, je compte pour rien.

Moi, si j'étais dans l'embarras — je pourrais me faire renvoyer —, je ne pourrais compter sur personne, je ne verrais plus personne, il n'y aurait plus personne. Là, du moins, je ne me fais aucune illusion, je sais à quoi m'en tenir. »

Cassius dit :

« Qu'est-ce que tu veux que cela me fasse ? Ne perds pas ton temps, d'accord ?

Finalement, je sais que tu ne pourrais pas te passer de moi, que tu m'aimes bien.

Moi non plus, je ne pourrais pas.

On est d'accord, non ?

Tu es, pour moi, comme un repère, un abri.

Tu es ma maison. »

Et il lui embrasse les bras, met sa tête en dessous.

Barba ouvre des yeux ronds, met la main sur la bouche :

« Il m'aime, il l'a dit, il l'a dit !

Mais comme cela, c'est gâché : personne n'a entendu, personne ne me croira !

Cependant il l'a dit, il l'a dit ! »

Cassius s'énerve :

« Si tu ne me dis pas où est l'argent, je le cherche partout. »

Barba prend des poses.

Cassius se lève, tourne en rond dans la pièce, se met à fouiller avec colère, et Barba le regarde en souriant.

Cassius ouvre les tiroirs, les vide, et Barba détourne le regard.

Barba dit :

« Un jour, j'habiterai dans une chambre toute petite, minuscule, une chambre juste à ma taille, sur mesure, où l'on ne pourrait rien loger d'autre que moi, et que plus personne, plus personne ne puisse me picorer dans le nez et dans la bouche ; une chambre coulée sur moi. »

L'homme au gros nez, à l'autre bout du fil, s'était tu. Il y eut un silence, puis, prenant son temps, d'une voix calme, convaincante, Tragard entreprit de répondre :

« Que puis-je vous dire de plus pour vous rassurer ? Dormez, monsieur, dormez tranquillement.

Où est le drame ? Où est le malheur irréparable ? Est-ce qu'il est idiot ? N'est-il pas d'excellente famille ? Quel malheur pourrait lui arriver ? Je m'en porte garant : aucun. Dormez rassuré.

(Profond :) Le sordide, monsieur ! L'origine honteuse, l'éducation

sur le tas, l'habitude de la misère, voilà ce qui l'eût condamné, sans aucun doute. L'atavisme, voilà ce qui, dans ces conditions, mène à l'irréparable.

Mais lui, voyons : que pourrait-il lui arriver de fâcheux ? Le jour même où il voudra s'en sortir, toutes, absolument toutes les possibilités lui auront été préservées — par vous-même, monsieur, par moi-même, par nous tous — pendant ce petit temps d'absence, et lui seront intégralement restituées. Il le sait, il n'est pas idiot, il est d'excellente famille : il voudra donc s'en sortir, c'est certain. Je me porte garant, au bout du compte, de sa répugnance finale, inévitable.

Où est le drame ?

Il est victime de quelques dérèglements que vous ne comprenez pas ? Il userait de produits illégaux ? Il est vaguement pervers ? Quoi d'autre encore ? (Il rit). Ce sont ces horreurs-là qui vous empêchent de dormir ? (Froid :) Cela n'a aucun sens, monsieur ; cela est dérisoire, on ne s'intéresse pas à cela : cela n'aurait absolument aucun sens, monsieur, aucun.

(Sympathique :) Je le garantis : il n'arrivera rien ; il ne risque rien. Je m'en occupe, moi ; je le garde en réserve. Que puis-je vous dire de plus ? (Rigolard et mystérieux :) Qu'on se sert de ce désarroi momentané, compréhensible, éventuellement légitime même, pour une cause qui est aussi la vôtre, monsieur, et la sienne ? Mais vous le savez bien. N'auriez-vous plus confiance ? Est-ce que vous doutez ? Auriez-vous, monsieur, sur le tard, quelque inexplicable mouvement de révolte ?

(Il rit, très mondain).

Après avoir longtemps cherché, Cassius hésita, revint à Barba, et s'allongea près d'elle.

Ils s'accouplèrent à toute vitesse, se déshabillant le moins possible.

De temps en temps, il lui disait : « Qu'est-ce qui t'arrive ? Tu